

RADIO RELOJ

Je contemple sa délicatesse se résigner à l'immobilisme. Tant de beauté sacrifiée au nom d'une loi naturelle, tant de désordre. Mes doigts se referment délicatement sur ses ailes pour le libérer de la toile. L'imbécile s'envole dans la moiteur matinale, entre guillerets soubresauts et hasardeuses virevoltes, comme si rien, jamais, n'avait eu lieu. Je lèche la poudre orange que ses ailes de papillon ont laissée sur la pulpe de mes doigts : elle a un goût d'hostie.

Je me tiens debout, face à eux. Droit. J'attends les ordres, comme tous les matins. Ils ont précisé : c'est un médecin cette fois. Apprends-lui la leçon sans trop de questions, il n'a pas grand-chose à nous apprendre. Abdomen, visage, ça suffira. De retour dans mon bureau, j'écoute distraitement Radio Reloj annoncer neuf heures du matin.

J'ai parcouru son dossier. Pas grand-chose en effet, bien que déchirer publiquement sa carte du Parti soit scandaleux. Un scandaleux désordre. Qui fournit travail, école et santé gratuits, sinon notre gouvernement révolutionnaire ? Qui a vaincu Batista et sa mafia ? La révolution est notre fierté. La fierté, c'est important la fierté. Maintenant nous avons droit à la fierté, nous, les laborieux du trapiche.

Mon père était ouvrier agricole au Central Jaronú, à Esmeralda, dans la province orientale de Camagüey, né comme mon grand-père au pied d'un trapiche dont les trois cylindres lui broieront le poignet droit. Tous deux savaient : les dollars américains, la dictature, son désordre et les maîtres du sucre. Mon père, ses mains laborieuses, sanglantes de zafra et sucrées de mélasse, la touffeur obscure du barracón où survivait notre famille, ma mère salie depuis toute jeune par le maître, la haine muette de mon père. Ma mère à qui le maître avait appris à lire, friand des légendes qu'elle lui contait pendant que sa sueur d'homme riche la déshonorait : celle du chien

invisible de Ramonita Oramas, ou encore celle du moquequen de Orúmbila et Olofi, grands amateurs de chair de donzelle blanche et distinguée.

Le maître cueillait les mangues immaculées et jetait au sol celles tâchées. Les mangues du maître. Le maître alanguie à l'ombre de son manguier, repu dans sa mecedora aux accoudoirs et dossier de cuir damasquiné, sirotant bruyamment une tasse de café Catuai amarillo y rojo. Nous n'avions pas le droit d'approcher les mangues, même celles qu'il abandonnait au pied de l'arbre. Je me souviens du parfum des fruits pourris accumulés sur le sol. Le désordre des mangues défendues.

Les maîtres ne meurent pas, c'est ce que je croyais enfant, ils sont éternels, à l'abri de tout à l'ombre des guardarrayas : la richesse de leur vie les protège des maladies et de la mort. Et les enfants du maître, de si beaux enfants à la peau claire, bien vêtus, radieux, sûrs d'eux. Je haïssais leur sourire autant que la rutilance de leur désinvolture et celle du vernis de leurs chaussures.

Je maudissais Amalia, l'aînée, ses lisses cheveux caramel, ses joues veloutées et ses dents si blanches. Elle adorait les mangues immaculées. Elle ne m'aimait pas, moi je l'aimais. Je boitais et Amalia riait. Ses dents blanches. Je l'aimais, je voulais Amalia, les mangues et Amalia, lui retirer ses souliers vernis, la couvrir de ma sueur, lécher la poudre d'hostie de sa peau, ma faim calmée par sa voix douce et éduquée lisant la légende d'Ambaco y Aguatí, chante Amalia, chante mon aimée, petite tortue insaisissable, jicotea, ma jicoteíta, pendant que je te soumets à moi : *Aguati, langué, langué, langué...*

L'enfance de mes pieds nus, de mon genou malade et de mon estomac vide s'en souvient : toutes ces mangues gâtées, interdites, abandonnées en désordre sur le sol.

Je suis employé au G-2, le contre-espionnage, dans une discrète succursale rue Cruz del Padre. Je descendrai au sous-sol tout à l'heure, dans la salle des interrogatoires. J'ai suffisamment de temps devant moi pour sortir boire un verre. Abdomen et visage ils ont dit. Un médecin. Sa carte du Parti déchirée. Les mangues du maître. Amalia et la pulpe de ses lèvres luisante de jus de mangue. Amalia et son riche

fiancé au regard très brun. Leur sourire complice au goût d'hostie, le brun fiancé que je rêvais de tuer. Mon genou déformé me fait souffrir aujourd'hui, c'est signe que le ciel prépare un aguacero pour cet après-midi. Radio Reloj annonce dix heures.

J'ai boité le long de la Calzada del Cerro jusqu'à un bar clandestin bon marché, installé dans la cour d'une institution religieuse désertée. J'aperçois la rue d'ici, ses passants, surtout ses jolies filles. Face au bar, sur le mur longeant l'avenue, il est peint en lettres capitales : *NUESTRO SOCIALISMO ES IRREVOCABLE*. Le portrait du Líder Máximo est presque effacé. Elle est belle cette jeune fille à l'incarnat velouté et aux escarpins vernis, elle vient à l'instant d'interrompre ses pas, ancrée devant le mot *IRREVOCABLE*. Ses cheveux caramel, ses dents blanches. Elle doit aimer les mangues immaculées.

Dans le bar, Radio Reloj sonne onze heures. Je dévore du regard la jolie fille au mot *IRREVOCABLE*, elle se retourne, un homme la suit et l'interpelle. Il est élégant comme les riches maîtres des trapiches de mon enfance, ses traits sont fins et son regard très brun. Soudain il la malmène en agrippant son bras, ils se disputent. Le type, toujours brutal, heurte l'épaule menue de la jolie fille et semble troubler les lettres peintes sur le mur ; elle se débat, s'agite en vain, comme auréolée d'un nuage de poudre orangée ; je le flaire, je le devine, sordide, détraqué, avec son odeur fauve de cuir crasseux d'un ring de boxe des quartiers portuaires. Un goût aigre, insoumis, subversif, vomi depuis la gueule béante des contre-révolutionnaires. Un goût de désordre.

Je me lève, j'avance en boitant vers eux. L'homme au regard brun trépigne, semblant écraser des mangues pourries sur le pavé : je reconnais leur parfum de fruit interdit. Je m'approche du couple. La fille a des joues poudrées d'ailes de papillon au goût d'hostie. Je frappe l'homme au visage, à l'abdomen. Surtout au visage, surtout ses traits fins. Il tombe avec un bruit mat de fruit putride. Il est à terre, sa tête contre le mur et le mot *IRREVOCABLE* le couronne. La jolie fille prend peur, mais avant de

s'enfuir, je la vois soudain sourire de me voir boiter. Je la regarde s'éloigner dans ses souliers vernis rutilants, laissant derrière elle un sillage poudré que je tente de capturer de la main pour ensuite lécher mes doigts. Je reviens au G-2. Radio Reloj annonce onze heures trente. C'est l'heure.

Le médecin patiente sur une chaise. Ses poignets sont menottés dans le dos, ses épaules et ses bras rejetés vers l'arrière en vaines ailes piégées. Il est beau, ses traits sont fins. Je suis sûr qu'il a séduit des tas de filles comme Amalia. Des filles aux joues poudrées. Il ne baisse pas les yeux. J'ai dit : baisse les yeux. Il désobéit. Je connais ce regard du désordre. Je connais par cœur sa désobéissance, son immoralité. Les patriotes n'ont pas ce regard, on me l'a dit, répété, les révolutionnaires sont humbles, ils ne toisent pas. Baisse les yeux.

Baisse les yeux, ordure. Je sais cette insolence à la tignasse pouilleuse de petit saligaud qui casse les vitres de nos évidences. Je sais, camarade, que tu ris de nos convictions en les prenant salement à la gorge par tes interrogations. Amalia. *Aguati, langué, langué, langué...* Visage, abdomen, les ordres. Les mangues du maître. Je gifle ton visage. Ma mère et la sueur du maître. Tu es beau, plus beau qu'un agressif souteneur à chaussures bicolores, guettant son prostitué cheptel en arpentant les artères de Mariano. Je te frappe. Visage, abdomen. Ton arcade sourcilière se déchire avec un chuintement de tissu de soie. Amalia. Amalia. Radio Reloj annonce midi.

Ton impertinence n'arrondit jamais les angles de ses méfaits politiques, hein, gusano, je sais que ton indépendance éructe une envie d'échappée belle aussi vaine que la menace d'un poing rongé d'arthrose ; tu saignes et je te gifle encore, je sens tes pensées résistantes puer l'urgence angoissée d'un mauvais matelas maculé du foutre de tous les autres avant moi que j'aurais voulu tuer. Amalia. Les mangues du maître. Tu saignes du nez et de la lèvre. Je te gifle encore sur tes joues tuméfiées, je frappe tes yeux. Baisse les yeux. Radio Reloj annonce treize heures.

Je te frappe encore. Visage, abdomen. Les ordres. Visage, abdomen. Je martèle ton ventre. Jusqu'à ce que tu craches ton existence par tous les orifices de tes combats

perdus d'avance. Tu t'inclines légèrement en avant, ton visage suinte rouge. Je te hais, je hais ta beauté d'homme bien né, je hais toutes les Amalia que tu as bousculées, aimées, abandonnées, toutes les mangues immaculées que tu as dévorées. *Aguati, langué, langué, langué...* Je te gifle et je te hais, au sens carnassier du terme, je sais que ton existence se trémousse de vitalité perverse, à la façon d'une douteuse entrechuisse trop chère payée, je te frappe, je frappe ta vie, ta vie saoule d'humanité raturée aussi frelatée qu'un rhum des bas-fonds de Las Reglas. Radio Reloj a sonné quatorze heures.

Je te frappe et j'ai foi en notre Révolution. Je la défendrai jusqu'au bout contre les lames acérées des insoumis de ton espèce. Visage, abdomen. Tu veux le désordre, tuer notre fierté, posséder Amalia et les mangues immaculées. Je te frappe, je te frappe toujours. Je sais que tes protestations giflées mais insoumises arnaquent nos idéaux comme on quitte furtivement, dans la moiteur profanée du matin, un lit qu'on ne voulait pas défaire ; je te frappe et tes râles de douleur sont de l'infecte race des mafieux qui refusent tout repentir ; je te frappe toujours parce que ton odieuse lucidité tente d'intoxiquer mes tempes de ton insolente cuite politique ; je te frappe et je vois tes espérances mutilées brûler sans sommation, comme l'or impur du soleil achève les imprudentes coques éventrées des navires dans les traîtres chenaux des cayos.

Je dis que tu cesseras enfin ce désordre, je dis que tu t'évanouiras et que ton visage enflé sera ma victoire, tes hématomes à l'abdomen ma gloire. Tes dents brisées ne déchireront plus de mangues immaculées. *Aguati, langué, langué, langué...* Radio Reloj a sonné dix-sept heures.

Mon genou avait raison pour l'aguacero, des trombes d'eau ont inondé le quartier vers dix-sept heures trente. Le médecin n'a rien dit. Aujourd'hui il n'a rien dit. Demain nous l'abandonnerons près du cinéma Yara, au milieu d'une foule homosexuelle et travestie. Il sera photographié et les images affichées dans son

quartier, diffusées à sa famille, ses patients, ses amis, sa maîtresse. Sa maîtresse française.

Le médecin rentrera chez lui. Puis il sera de nouveau convoqué dans les locaux du G-2. Nos ennemis sont coriaces et désordonnés. Avec moi ou contre moi a dit la révolution. Amalia. Les mangues du maître. Le médecin, sa maîtresse, j'ai vu sa photo, une jolie femme : des yeux comme des ailes de papillon et sa bouche au goût de mangue immaculée, ses cheveux caramel, Amalia se moque de moi et de mon genou atrophié, ses dents blanches de gosse de riche, mon père mort au travail dans les champs du maître. Le maître que je croyais éternel. Les mangues qui pourrissent en désordre sur le sol.

En revenant à mon appartement, voisin des bureaux du Comité de Défense de la Révolution, j'aperçois un chaton affamé, abrité sous l'escalier ; si petit, si roux. Je le câline au creux de mes mains ; sa toison orange, son minuscule museau poudré. Je n'ai pas de lait à lui donner. Il n'y a plus de lait La Niña, nulle part, depuis longtemps. Je ne sais pas pourquoi le lait manque. Pourtant j'ai droit à un litre sur mon carnet de rationnement.

D'une fenêtre d'où s'échappent les parfums mijotés d'un picadillo, j'entends Radio Reloj annoncer dix-neuf heures trente, mais ma montre indique dix-neuf heures trente-cinq.

Je me suis assis sur les marches, j'ai oté la montre de mon poignet, je l'ai écrasée sous mon talon. J'ai étranglé le petit animal car je n'ai pas de lait. Tout ce désordre.

* * * *